

Nicolas Drocourt: TÉGÉE/NIKLI ET LA PÉRIODE BYZANTINE

La fouille de l'aire Nord du sanctuaire d'Athéna Aléa pose à l'historien de l'époque byzantine quatre questions d'importance.¹ La première concerne la pièce de l'époque abbasside découverte hors contexte (**Co 11**). Sa présence dans la campagne arcadienne peut surprendre, même s'il s'agit d'un objet isolé. La seconde question a trait aux deux monnaies de l'époque des Comnènes et immédiatement avant (**Co 12–13**).² Parmi les hypothèses que suggère la fouille, figure celle selon laquelle ces objets proviendraient du cimetière médiéval. On sait que l'habitude de placer une pièce dans la bouche du défunt caractérisait l'Antiquité classique, se peut-il qu'elle se soit maintenue au-delà ? Le troisième point est la présence de grands bâtiments d'époque médiévale, avec en particulier, dans le secteur fouillé, des murs d'époque médio-byzantine, semble-t-il. G. Mendel avait pensé à un ensemble conventuel ou à un palais, et J.-M. Luce évoque à son tour cette hypothèse.³ Peut-on trouver dans la documentation écrite un écho de ces constructions ? Enfin, la fouille a mis en évidence le débitage des pierres du temple dès le VIIe siècle. A quelles constructions les blocs ainsi obtenus étaient-ils destinés ?

Ces questions mettent en jeu des phénomènes historiques dépassant le cadre local. Il faut toutefois noter d'emblée que l'Arcadie du haut Moyen Âge est peu connue par les textes, généralement silencieux, à l'inverse d'autres parties du Péloponnèse.⁴ La région reste pourtant fertile mais subit, comme d'autres, le coût des invasions slaves au VIIe siècle, et des incursions arabes deux siècles plus tard. C'est tout d'abord la transformation du

nom de Tégée en celui de Nikli qui est problématique, car l'étymologie de ce dernier toponyme est incertaine.⁵ Un long silence apparaît ensuite entre les IVe–Ve siècles – pour lesquels des renseignements sont connus sur les basiliques paléochrétiennes,⁶ la référence de la *Table de Peutinger* (IVe siècle) à *Tegeas*,⁷ une épigramme à la base d'une statue évoquant la résistance de la cité aux attaques des Wisigoths,⁸ la présence d'un évêque de la cité au concile de Chalcédoine en 451⁹ – et les XIe ou XIIe siècles, dates généralement données comme celles de la construction de l'église de la Dormition de la Vierge, sur les ruines du théâtre antique de Tégée, encore visible aujourd'hui.¹⁰

Raids arabes et dirhem

La cité semble pourtant résister aux différents assauts dont elle va être témoin et victime à partir du VIIe siècle, à commencer par celui des Slaves.¹¹ Ce sont surtout ceux des Arabes, à partir du IXe siècle, qu'il faut regarder de plus près pour tenter d'expliquer la présence de la monnaie arabo-musulmane (**Co 11**), de l'époque abbasside, sur le site. Leurs incursions contre le Péloponnèse sont attestées dès le début du IXe siècle, et se renforcent sous le règne de l'empereur Michel II (820–827) – encore plus après la prise de la Crète à partir de 828 dont ils resteront maîtres pendant cent trente-trois ans.¹² C'est principalement à partir de cette île, de même qu'à partir de la Sicile, que les raids s'organisent puis visent le Péloponnèse. Ils sont connus, en partie, par les

¹ L'auteur de cette étude tient à remercier vivement Mme Cécile Morrison pour les observations et suggestions relatives à ce texte, ainsi que messieurs E. Østby et J.-M. Luce pour la confiance qu'ils lui ont accordée.

² Voir pour les monnaies **Co 11–13** section **xiii** (Ingvaldsen), 283.

³ Voir ci-dessous, p. 418 note 43.

⁴ C'est le constat dressé par Konte 1985, 91, qui affirme, à tort toutefois, que les textes se taisent jusqu'au début du XIIIe siècle. Le recours aux ressources archéologiques est indispensable, voir en dernier lieu les analyses de A. Lambropoulou, H. Anagnostakis, V. Konte et A. Panopoulou, "Συμβολή στην έρμηνεία των αρχαιολογικών τεκμηρίων της Πελοποννήσου κατά τους σκοτεινούς αιώνες," dans E. Eleonora-Galaki (éd.), *The Dark Centuries of Byzantium (7th–9th c.)*, Athènes 2001, 189–229, qui concède toutefois (218–9) que notre connaissance du centre du Péloponnèse demeure encore floue pour les siècles de son étude.

⁵ Bon 1951, 60 ; *id.* 1969, 522, rappelle que l'étymologie de Nikli généralement retenue provient de l'antique Amyklai près de Sparte ; Kappos 1999–2000, 231–3, fait le point sur ce problème ; voir aussi Moraïtou 1932, 246–7, ouvrage dépassé aujourd'hui.

⁶ Orlandos 1973.

⁷ Avramea 1997, 109 et 180.

⁸ Avramea 1997, 57.

⁹ Avramea 1997, 130, n. 57, et 180 ; Orlandos 1973, 108, fig. 75 ; Feissel et Philippidis-Braat 1985, 296, n. 37.

¹⁰ Bon 1951, 146 ; Konte 1985, 94, qu'il date lui de la fin du Xe siècle.

¹¹ Moraïtou 1932, 241–2.

¹² Bon 1951, 76–8.

textes hagiographiques.¹³ D'autres sources narratives attestent leur présence et, quelquefois, leur intensité.¹⁴

Cependant, il faut écarter l'idée que ces raids et assauts, qu'ils soient slaves ou arabes, donnent au Péloponnèse en général, et à l'Arcadie en particulier, une image de désolation qu'il faut largement nuancer. Au début du Xe siècle, la consécration de l'église Saint-Christophe à Pallantion, à l'ouest de Tégée, le suggère avec force et donne un aperçu de la vitalité religieuse de la région.¹⁵ Au reste, même si les textes ne laissent guère supposer que les Arabes se soient installés de manière durable dans le Péloponnèse, leurs raids ont quelquefois été suivis d'une occupation des territoires et cités conquises propre à leur faire côtoyer plus pacifiquement la population byzantine.¹⁶ L'archéologie remplace ici les textes. Dans le dernier quart du IXe siècle, la cité de Corinthe a ainsi pu être occupée par les Arabes ou être placée sous leur influence. Pendant une assez longue durée, elle fut une base de contacts avec ses habitants chrétiens : de nombreuses pièces de monnaies musulmanes, issues par l'émirat de Crète, ont ainsi pu y être exhumées.¹⁷ Les fouilles ont ainsi révélé des monnaies en bronze (*fulūs*) des émirs crétois, quelques monnaies en cuivre omeyyades et abbassides, et quelques curieuses imitations, peut-être du IXe siècle.¹⁸ Bien plus, la présence de poterie aux motifs coufiques confirme l'influence des Arabes, voire leur présence, qui ne fut pas seulement d'ordre militaire.¹⁹

¹³ Cfr. Savvidis 2000, 321–2 ; cette étude présente et complète les données bibliographiques récentes sur le Péloponnèse rassemblées dans un dictionnaire : N. Nikoloudis (éd.), *Λεξικόν της βυζαντινής Πελοποννήσου. Μνήμη καθηγητού Αγγέλου Θ. Νεζερίτη*, Athènes 1998. L'article "Νίζλι," 307–8 (A. Ntoulia) n'est qu'une brève synthèse des éléments repris ici à partir d'autres études plus vastes.

¹⁴ Voir les références du continuateur de Théophane et du chroniqueur J. Skylitzis dans Bon 1951, 77 ; de même l'alliance de rebelles slaves avec des Arabes contre les autorités byzantines à Patras : A.G.C. Savvidis, "Morea and Islam, 8th–15th centuries: a survey," *Journal of Oriental and African Studies* 2, 1990, 48–9.

¹⁵ A. Avramea, "La géographie du culte de Saint-Christophe en Grèce à l'époque méso-byzantine et l'évêché de Lacédémone au début du Xe siècle," dans *Byzantina Geographica*, sous la direction de H. Ahrweiler, *Byzantina Sorbonensia* 3, Paris 1981, 35–6. L'église a été fouillée par l'École italienne d'Athènes en 1940 : G. Libertini, "Chiese bizantine nell'area dell'antica Pallantion," dans *Πεπραγμένα Θ' διεθνούς βυζαντινολογικού συνεδρίου, Θεσσαλονίκη 1, 1953*, Athènes 1955, 250–6 ; A. De Franciscis dans "Scavi di Pallantion," *ASAtene* 68–69, 1990–91, 50, figs. 9–15.

¹⁶ Cfr. Canard 1971 pour une synthèse chronologique de ces raids.

¹⁷ Miles 1965, 488–9 ; *id.* 1964, 5 et 18 ; Savvidis 2000, 322 ; V. Christidis, *The conquest of Crete by the Arabs, c. 824. A turning point in the struggle between Byzantium and Islam*, Athènes 1984, 119, 162 et carte p. 192. Il est établi, d'autre part, qu'à partir du milieu du Xe siècle l'émirat de Crète détient la forteresse d'Elaphonessus/Boia, tout proche du Cap Ténare, base de raids et contacts avec le reste du Péloponnèse : Savvidis 2000, 322, et ses références.

¹⁸ Miles 1964, 18 et n. 88.

¹⁹ Miles 1964, fig. 93, pour des représentations coufiques sur des poteries retrouvées à Corinthe, et voir figs. 13–15 pour des représentations d'écriture coufique retrouvées à Athènes, pour une période postérieure (deuxième moitié du Xe siècle). Bon 1951, 78 parle, lui, d'éléments de décoration inspirés de l'écriture coufique sur des monuments, sans préciser lesquels, mais en affirmant en outre que ces éléments peuvent s'expliquer par des modèles venus de l'Attique ou de la Grèce centrale,

C'est dans ce cadre qu'il faut resituer et expliquer la présence de la monnaie d'argent **Co 11** d'origine musulmane (*dirhem*), datée de cette période, dans les fouilles du site de Tégée. Si elle ne semble plus avoir de fonction monétaire pendant sa présence à Nikli, comme l'avance le numismate H. Ingvaldsen dans ce volume, ce dernier met toutefois en évidence le rôle probable de marchands dans sa transmission depuis le Crète et le monde musulman.²⁰ Nul doute que la présence musulmane, une fois passés les raids eux-mêmes, a pu, en certains cas, permettre l'établissement de contacts commerciaux avec les populations autochtones. La seule présence ponctuelle des musulmans à Corinthe, et les témoignages numismatiques et artistiques qu'ils y ont laissés, peuvent nous en convaincre. Cette présence des musulmans dans le Péloponnèse a pu favoriser le développement d'échanges commerciaux entre ces « envahisseurs » et certaines des cités du Péloponnèse – en particulier celles côtières et visées par les raids.²¹ G.C. Miles, numismate spécialiste de ces questions, avançait en son temps que les monnaies de l'émirat de Crète retrouvées à Corinthe étaient davantage liées à des échanges commerciaux, entre cette cité byzantine et les Arabes de Crète, qu'à une activité militaire.²² Il est établi du reste qu'entre le IXe et le XIIe siècle s'opère une nette croissance du commerce et des échanges dans la péninsule, ainsi qu'une significative prospérité agricole.²³ Enfin les grandes quantités de *dirhems* et de fragments de *dirhems* retrouvées par ailleurs et plus largement en Europe orientale, en Russie et jusque dans les régions de la Baltique ou de la Scandinavie, sous forme de trésors datés de 780 à 1100,

où ils sont exécutés par des ouvriers musulmans issus soit des raids et conquêtes arabes sur ces régions, soit des prisonniers après la reprise de la Crète (961). Voir Miles 1965, 485–6.

²⁰ Voir section **xiii** (Ingvaldsen), 282–3.

²¹ On sait par exemple, selon une tradition rapportée par un auteur arabe, al-Nuwayri, que l'empereur Romain II aurait demandé à l'émir de Crète Abd al-Aziz b. Habib (949–961) d'arrêter les incursions crétoises sur les îles égéennes afin de permettre à la population de ces îles de revenir dans ses foyers et de reprendre les relations commerciales avec la Crète, s'engageant en retour à lui verser un tribut annuel : Canard 1971, 1111 et ses références 1112. Même s'il s'agit en réalité d'une ruse, d'après l'auteur arabe, pour pouvoir s'infiltrer en Crète, à la veille de la reprise de l'île par Nicéphore II Phôkas en 961, c'est l'idée que des relations commerciales et pacifiques puissent se faire jour entre ces partenariats qui porte sens. Voir aussi les réflexions de R. Hodges et D. Whitehouse, *Mahomet, Charlemagne et les origines de l'Europe*, Paris 1996, 77.

²² Miles 1965, 495 ; la présence de monnaies seldjoukides exhumées de même à Corinthe laisse entendre combien cette cité reste un lieu de commerce, tout du moins de passage, privilégié en Méditerranée orientale jusqu'au XIIe siècle (alors qu'aucune pièce de monnaie de ce type n'a été retrouvée à Athènes où l'agora a livré des pièces de l'émirat de Crète) : *ibid.* 487 et 496–8. La question de l'arrêt ou non des échanges du fait des incursions arabes dans le Péloponnèse reste débattue ; pour une vision récente de la question : G.D.R. Sanders, "Corinth," dans A.E. Laiou et al. (éds.), *The economic history of Byzantium, from the seventh through the fifteenth century*, Washington 2002, vol. II, 650, et les vues opposées de A.E. Laiou, "Exchanges and trade, 7th–15th centuries," *ibid.* 713–4.

²³ Savvidis 2000, 321 ; cette prospérité est à la fois base et conséquence de la reprise en main du Péloponnèse par l'administration byzantine : cfr. E. Limousin, "L'administration byzantine du Péloponnèse (Xe–XIIe siècles)," dans J. Renard (éd.), *Le Péloponnèse. Archéologie et histoire*, Rennes 1999, 295–311.

attestent des contacts et échanges commerciaux avec le khalifat oriental, même en des régions bien plus lointaines par rapport à ce dernier que le Péloponnèse.²⁴

Mais qui étaient les porteurs de ces monnaies ? Qui les faisait circuler ? Ce fut peut-être des Arabes, ou encore des chrétiens. Il ne faut pas oublier le rôle joué par les juifs dans le commerce et l'économie monétaire de la région. Nous savons, en effet, que leur présence est connue dans le Péloponnèse depuis l'Antiquité.²⁵ Des synagogues sont ainsi attestées à Corinthe et à Mantinée au début de l'ère chrétienne.²⁶ Les juifs apparaissent quelquefois comme des ouvriers ou des commerçants du textile, à Corinthe notamment.²⁷ Ils peuvent donc prendre place au sein de ces échanges commerciaux dans l'est du Péloponnèse, au même titre que d'autres acteurs économiques et vecteurs de ces pièces de monnaies. Au reste, Nikli est placée sur la route entre Sparte et Argos et fait donc figure de place intermédiaire et de point de jonction entre le nord-est du Péloponnèse (Corinthe en particulier, et son ouverture vers l'Attique et la Grèce centrale) et sa partie méridionale. La *Tabula Peutingeriana*, nous l'avons vu, y fait référence, de même que le *Synekdèmos* (VIe siècle) : elle participe du reste au « déséquilibre » progressif du Péloponnèse entre une partie orientale aux cités côtières tournées vers l'Égée et des parties occidentales et centrales qui s'affaiblissent.²⁸ Elle conserve cette fonction de passage par la suite, un témoignage hagiographique l'évoque : la *Vie de Saint Nikon* surnommé le Métanoëite, saint byzantin du Xe siècle qui, dans ses déplacements dans l'Empire, parcourt en particulier l'Attique et le Péloponnèse. La *Vie* rend compte de la route entre Nikli (*Amyklion*) et Sparte (*Lacédaimon*) qu'emprunte le saint, alors qu'il se rend de la première vers la seconde, précisément pour y chasser les juifs qu'il accuse de colporter la peste.²⁹ Ce texte ne donne toutefois aucun détail sur la cité de Nikli, mais indique à quel point l'on peut alors circuler dans cette région.³⁰

²⁴ G.C. Miles, "Dirham", *Encyclopédie de l'Islam*², t. III, 329 ; *id.* 1964, 19–20 montre, à partir des témoignages archéologiques, qu'une occupation, voire une colonie, d'Arabes a pu exister à Athènes au Xe siècle pour le commerce ou l'artisanat plus certainement que pour la conduite de raids militaires. Ce même auteur fait toutefois un lien entre un *dirhem* abbasside de 781–783 retrouvé en Crète et le raid mené contre cette même île par Humayd ibn May'ûq, à l'époque du khalifat de Harûn ar-Râshîd : Miles 1965, 491 et 493 et ses références.

²⁵ Bon 1951, 85.

²⁶ G. Fougères, "Inscriptions de Mantinée," *BCH* 20, 1896, 119–66, et notamment 159–61 ; cfr. Bon 1951, 85, n. 3.

²⁷ J. Starr, *The Jews in the Byzantine empire, 641–1204*, New York 1939, 28–9 ; ils y apparaissent dans ce cas, certes, plus des artisans que des commerçants au sens strict.

²⁸ Avramea 1997, 109–11 et les deux cartes (planches XI–XII) du Péloponnèse.

²⁹ *The life of Saint Nikon*, éd. D.F. Sullivan, Brookline Mass. 1987, 33 (pp. 110–2) et 42 (pp. 146–8).

³⁰ Son trajet est un indice des routes et circuits possibles du commerce et des marchands : en provenance de Corinthe, le saint a traversé le nord-est du Péloponnèse, et les cités d'Argos et de Nauplie, puis s'est rendu à Sparte, Kalamata, Koronè, Méthone et Messène, avant de se tourner vers l'Arcadie et *Amyklion* (Nikli), puis vers Sparte à nouveau :

Autant d'éléments qui peuvent donner une explication à la présence de cette pièce de monnaie arabo-musulmane dans une des couches fouillées sur le site – pièce devenue avant son arrivée à Nikli, semble-t-il, une amulette ou un objet décoratif, comme le suggère H. Ingvaldsen dans ce volume. Les raids arabes, la présence de la cité sur les axes de circulation des hommes et des marchandises dans la partie orientale du Péloponnèse, la présence des juifs et d'autres éléments possibles au rôle intermédiaire : l'ensemble de ces données rendent compte, assez aisément, des raisons possibles de cette présence. Deux éléments restent, pourtant, problématiques. Outre le fait que cette pièce ait été retrouvée dans une couche remaniée, comportant par ailleurs un bout de plastique,³¹ c'est son caractère unique qui pose problème. Aucune autre pièce semblable n'a été retrouvée sur le site à ce jour. Si véritablement Nikli se situait en un lieu de contact et d'échange possible entre différents occupants, fussent-ils brefs, de la péninsule, pourquoi n'avons nous pas retrouvé d'autres traces de ces échanges, monétaires ou autres ? Le peu de contextes médiévaux fouillés peut en être l'explication. Au reste, un problème en entraîne un autre : le caractère isolé de cette pièce se comprend par son contexte de découverte dans une couche remaniée. Arrivée en outre sous la forme d'une amulette à Nikli, cela lui enlève de fait toute valeur monétaire – mais non commerciale car elle peut toujours faire l'objet d'échanges – et explique en bonne part son caractère unique.³²

La trace de pièces de monnaie dans les sépultures

Cette place de monnaies dans des lieux de sépulture ne doit pas constituer de problème en soi. Il s'avère, en effet, que l'usage antique de placer des monnaies auprès des corps, ou dans les corps mêmes, des défunts se perpétue bien au-delà de l'avènement du christianisme. C'est l'archéologie qui, la première et la seule, en atteste. De multiples pièces de monnaies ont ainsi été retrouvées dans les tombes chrétiennes d'époque byzantine.³³ Elles

ibid. 30–32 (pp. 106–10). La *Vie* témoigne de la présence d'un autre type de marchand et intermédiaire entre la péninsule et le monde extérieur : un marchand latin venu d'Aquilée, en Italie du Nord, qui est présent à Sparte et sur lequel le saint opère un miracle, *ibid.* 74 (pp. 250–6). Cfr. E. Malamut, *Sur les routes des saints byzantins*, Paris 1993, 262–3, qui donne une carte du trajet de Nikon en partie fautive, nous semble-t-il : Sparte et Amyklai ont été interverties et, en légende, l'Arcadie est assimilée à la Tégée antique.

³¹ Unité stratigraphique E7/09, remplissage du puits E7/08. Voir section **iii** (Luce), 39 et 45.

³² Nous retiendrons qu'un autre exemple de *dirhem*, lui aussi datant du milieu du IXe siècle, a pu prendre une autre fonction que celle strictement monétaire, en étant fixé sur une fibule : un *dirhem* retrouvé à Odoorn, aux Pays-Bas. Cf. M. McCormick, *Origins of the European economy. Communications and commerce, AD 300–900*, Cambridge 2001, 827, réf. A 30, et cartes et tableau pp. 348, 350 et 362.

³³ Koukoulis 1951, t. IV, 158 et n. 7, 158–9 (mais ses références manquent de précision). Nous n'avons pu consulter V. Penna, "Η ζωή στις Βυζαντινές πόλεις της Πελοποννήσου. Η νομισματική μαρτυρία (8ου–12ου αι. μ.Χ.)," dans A.R. Tzamalís (éd.) *Life in Byzantine Peloponnese: The numismatic evidence (8th–12th century)*,

témoignent de la persistance d'un rite funéraire païen, parmi d'autres, à l'époque paléochrétienne et durant l'ensemble du Moyen Âge.³⁴ Ce rite semble même davantage attesté à l'époque médio-byzantine qu'à la haute époque médiévale. Les nécropoles de Corinthe contiennent de la sorte des monnaies qui datent de l'époque de l'empereur Léon VI (886–912) jusqu'à celle du roi St Louis (1226–1270). Comme dans les fouilles réalisées à Tégée, deux squelettes d'une tombe de la nef centrale de l'église construite sous les Propylées y ont livré une monnaie de Jean II Comnène (1118–1143). L'usage de pièces de monnaie comme oboles paraît donc attesté en ce sens, et le sol grec en fournit d'autres témoignages.³⁵ Leur datation ne résout pourtant pas nécessairement le problème de la datation des sépultures : à Corinthe, comme ailleurs à Salamine pour une tombe du XIe siècle, ce sont des vieilles pièces qui sont utilisées comme oboles, de préférence au monnayage qui a alors cours. Elles ne donnent qu'un *terminus post quem*.

Au-delà de ces données, les historiens posent pourtant le problème du silence total des textes sur ces pratiques : aucun témoignage écrit ne vient confirmer ce rite dont la fréquence est pourtant bien attestée.³⁶ Un silence des textes qui est aisément compréhensible : comment évoquer une pratique à forte connotation païenne, qui peut être davantage pratiquée dans les couches populaires de la société, alors que les auteurs des textes en question sont généralement des clercs ou des membres d'une élite intellectuelle qui voient certainement d'un mauvais œil cet usage funéraire et, donc, le taisent ? Au reste, l'ancienne pratique qui consiste à fermer la bouche du défunt, peu de temps après sa mort et immédiatement après lui avoir fermé les yeux, pour éviter qu'un esprit malin ne pénètre le corps par cette voie d'accès, se perpétue au-delà des débuts du christianisme, et trouve quant à elle une attestation dans les textes.³⁷

Mνήμη Martin J. Price, Athènes 1996, 195–288. Enfin l'étude de A. Avramea, "Νομισματικοί θησαυροί και μεμονωμένα νομίσματα από την Πελοπόννησο (ΣΤ' – Ζ' αι.)," *Symmeikta* 5, 1983, 49–90, ne concerne qu'une période n'ayant pas fourni de pièces de monnaie sur le site fouillé de Tégée et objet de la présente étude ; nous y retiendrons toutefois que l'Arcadie a laissé six trésors pour les deux siècles relatifs à l'étude de A. Avramea : 52–68 (trésors nos. 22–27).

³⁴ Sodini 1977, 11–21, et plus précisément 13–4 pour ce qui suit.

³⁵ Sodini 1977, 14 et ses références ; cfr. Ch. Morgan, "Excavations at Corinth, 1935–1936," *AJA* 40, 1936, 473–4 ; R.L. Scranton, *Corinth XVI, Medieval architecture in the central area of Corinth*, Princeton 1957, 29, pour des monnaies du XIIIe siècle retrouvées dans des sépultures.

³⁶ Cfr. Kyriakakis 1974, 58 qui s'appuie toutefois sur un auteur antique, Lucien, *Περί πένθους*, 10, cité aussi par Koukoulis ; la pièce de monnaie est placée dans la bouche du défunt, immédiatement après sa mort, et représente un paiement à Charon, celui qui transporte les personnes défuntées de part et d'autre du Styx.

³⁷ Kyriakakis 1974, 39–40 ; les mêmes raisons sont invoquées pour expliquer le nettoyage des corps des défunts, autre moment du rituel qui entoure la mort et qui a des racines antiques : *ibid.* 44–6. Au total des pratiques qui reprennent, en les christianisant, bon nombre d'attitudes païennes grecques et romaines, voir aussi *ibid.* 48–9, 54–9, et les conclusions, 60–1 (influences juives aussi par le biais des juifs convertis au christianisme).

Tout porte donc à croire que l'on a bien affaire à un rite ancien, originellement païen, qui survit, certainement vécu comme une superstition, que l'Eglise officielle ne peut que tolérer mais dont elle ne reconnaît aucunement le sens.³⁸ Il survit en même temps que d'autres rites de même origine : des libations, pour l'époque paléochrétienne seulement,³⁹ et le dépôt de récipients en céramique ou en verre proche des défunts⁴⁰ – deux rites là encore attestés par l'archéologie seule. Ces rites perdurent à l'époque ottomane, certainement vécus comme une manière de marquer son identité pour les chrétiens, ou rendre compte d'une continuité culturelle avec la Grèce antique. D'ailleurs, l'usage de l'obole se perpétue bien au-delà, jusqu'en Grèce contemporaine,⁴¹ tout du moins de manière sporadique. Une étude portant sur la Grèce rurale et relevant de l'anthropologie en a, récemment, dressé les contours.⁴²

La trace d'un ensemble ecclésiastique ?

La supposition de G. Mendel, évoquée également par J.-M. Luce, selon laquelle les fouilles auraient mis en évidence un possible ensemble conventuel proche du temple d'Athéna Aléa,⁴³ n'est directement confirmée par aucun texte. Si plusieurs des basiliques paléochrétiennes ont pu faire l'objet d'études et de fouilles,⁴⁴ les lieux de culte nouveaux qui apparaissent au Moyen Âge n'ont guère laissé de traces dans les textes. Le poids régional de Nikli dans la vie et l'administration religieuses du

³⁸ Sodini 1977, 21, et voir n. 69 : seules sont mentionnées dans les textes les aspersions faites sur le cadavre avant sa mise en terre pour lesquelles l'auteur cite Symeon de Thessalonique dans Migne *PG*, t. 115, 669–96. En outre, la pratique de l'obole ne serait pas la première pratique funéraire théoriquement interdite mais pourtant bien existante : ainsi le *Code Théodosien*, IX.17.6 (édit de 381) interdit l'enterrement dans les églises qui, néanmoins, est établie pour les saints, les empereurs ou d'autres personnes influentes localement : cfr. "Cemetery," dans E. Kazhdan (éd.), *The Oxford Dictionary of Byzantium*, Oxford 1991, t. I, 396.

³⁹ Sodini 1977, 11–3, même s'il est connu qu'un auteur byzantin du XIe siècle, Michel Attaleiates, y fasse des allusions : *ibid.* 13, n. 8 ; Koukoulis 1951, t. IV, 212.

⁴⁰ Cette dernière pratique paraît la plus importante, notamment à Corinthe pour la période du VII–IXe siècle : Sodini 1977, 17–8.

⁴¹ Koukoulis 1951, t. IV, 158.

⁴² L.M. Danforth, *The death rituals of rural Greece*, Princeton 1982, notamment 20 et 40–1 : à trois reprises, pendant la cérémonie des funérailles et avant l'enterrement proprement dit, les proches d'un défunt ont l'occasion de placer des pièces de monnaie près du corps de ce défunt, et sur sa tête en particulier. Une pratique dont la faible fréquence laisserait entendre qu'elle n'est pas assez populaire pour avoir été largement pratiquée par les Byzantins : c'est l'opinion de Kyriakakis 1974, 58. L'archéologie vient infirmer, dans une certaine mesure, ce point de vue.

⁴³ Mendel 1901, 244–5 ; les fondations avaient déjà été observées par Milchhöfer, *Untersuchungsausgrabungen*, 56, et sont indiquées comme no. VI sur sa pl. II (réproduite section i (Østby), 13 Fig. 1). Voir aussi section iii (Luce), 45, et section i (Østby), 25–6.

⁴⁴ Avramea 1997, 180. Les traces d'édifices paléochrétiens récemment découvertes par des fouilles grecques près de l'agora de Tégée n'ont pas été publiées.

Péloponnèse semble pourtant indéniable : en 1082, à l'époque d'Alexis Ier Comnène, Nikli redevient un évêché, lorsque Lacédémone/Sparte est élevée au rang de métropole.⁴⁵ Un indice certain de vitalité, synonyme possible de construction d'édifices du culte ou de monastères. Si les textes s'avèrent silencieux en la matière, l'archéologie monumentale en fournit un témoignage patent avec la présence d'une église médiobyzantine bien conservée de cette période comme peut l'être celle de la Dormition de la Vierge, sur le site antique du théâtre, nous l'avons vu.⁴⁶

En l'interprétant d'une nouvelle façon, un texte peut toutefois donner quelques éléments correspondant à un possible ensemble conventuel ou cultuel pour la zone qui a fait l'objet des fouilles. C'est un extrait de la version aragonaise de la *Chronique de Morée*, fin du XIVe siècle, sibyllin quant à l'interprétation qu'il faut lui donner, qui mérite attention. Lorsqu'en 1296 la cité de Nikli est sur le point d'être reprise aux Francs par les Grecs, la capitaine des Grecs, dit la Chronique, ordonna à ses hommes armés « de se rendre à une église près de la ville de Nikli, à la frontière des Grecs ».⁴⁷ C'est la localisation précise de cette église qui est problématique. A. Bon a pu avancer qu'il s'agissait, peut-être, de l'église de la Dormition de la Vierge.⁴⁸ Néanmoins ce dernier édifice semble avoir plutôt relevé de la cité de Nikli *intra muros*. L'endroit se trouve en effet au cœur même de la ville antique, à proximité immédiate de l'agora qui a également livré des vestiges de l'époque paléochrétienne. Des vestiges du rempart de l'époque byzantine sont encore visibles aujourd'hui dans le secteur.⁴⁹ L'église « près de la ville » citée par la chronique ne semble donc pas désigner cette église. Son extériorité vis à vis de Nikli est confirmée par un autre passage de la version aragonaise de la chronique.

⁴⁵ Kappos 1999-2000, 233. Un évêque de la cité est présent à Chalécédoine en 451, nous l'avons vu, mais la cité perd par la suite ce rang épiscopal qui revient à Lacédémone et le retrouve donc en 1082 : *ibid.* 233. Une inscription datée du 15 mai 903 retrouvée à Pallantion atteste que le centre de l'Arcadie est bien sous la juridiction ecclésiastique de l'évêché de Lacédémone : Feissel et Philippidis-Braat 1985, 300, n. 42. C'est aussi à partir de la fin du XIe siècle que le siège de cet évêché est centré à Palaia Episkopi de Tégée, au nord du temple d'Athéna Aléa et du village moderne de Tégée : Kappos 1999-2000, 233 – le nom de *Palaia Episkopi* est conservé jusqu'à nos jours.

⁴⁶ Dans son analyse historique et archéologique du despotat grec de Morée, A. Zakythinos ne cite pas de couvent ou monastère particulier près de Nikli – pour une période qui est donc postérieure à celle des éléments d'un possible ensemble conventuel retrouvé près du temple d'Athéna à Tégée : Zakythinos 1932, t. II, 295–309. Néanmoins, il reconnaît (296) que nombre de monastères de Morée à l'époque du despotat grec (XIVe–XVe siècles) sont des fondations anciennes, dont certains remontent aux Xe–XIIIe siècles, période de renaissance de la vie religieuse.

⁴⁷ *Libro de los fechos*, § 476, p. 104. Depuis l'arrivée des Francs dans le Péloponnèse et en Arcadie orientale avant 1209, Nikli est devenue le centre d'une baronnie confiée à un seigneur latin ; elle perd son siège épiscopal : Bon 1969, t. I, 522–3 ; Kappos 1999-2000, 234–5. La cité reste franque jusqu'à 1296.

⁴⁸ Bon 1969, t. I, 523, n. 5.

⁴⁹ Cfr. Moraitou 1932, 242–3, et ses éléments sur le rempart de "Palaia Episkopi" actuel, Nikli du XIIIe siècle.

C'est en effet depuis cette même église dans lesquels se trouvent alors les Francs que ces derniers, attaqués par les Grecs [Byzantins] qui fondent sur eux, « voyant qu'ils ne pouvaient pas résister, se mirent à fuir vers la ville ».⁵⁰ Or, le site fouillé et l'ensemble des vestiges mis au jour pouvant relever d'un édifice monumental paraissent avoir été situés à l'extérieur de la cité de Nikli à cette époque. Ils peuvent donc correspondre aux mentions de cette « église ».

D'autres éléments donnés par cette version de la chronique permettent de cerner davantage ce que le texte nomme une « église ». Au moment de la description de l'attaque en ce lieu des Francs par les Grecs en 1296, l'auteur de la version dit que « les Francs avaient coutume de se réunir pour faire fêtes et réjouissances »⁵¹ en cet endroit. Au moment de la fuite des Francs vers la ville ces derniers font alors « fêtes ».⁵² Ces éléments laissent présumer l'existence d'un édifice assez important pour contenir un nombre de personnes dont le texte ne dit pourtant rien de précis.

En outre, la question se pose de savoir en quel lieu précis s'est déroulée en 1261 la réunion de ce qu'il est convenu d'appeler le parlement des dames ou des femmes, suite à la bataille de Pélagonie (octobre 1259) où Guillaume II de Villehardouin, le prince de Morée, est fait prisonnier par Jean Paléologue. S'il est acquis qu'il s'est bien tenu à Nikli, le lieu précis de la réunion reste débattu. A. Bon hésite entre l'église de la Dormition de la Vierge, comme ce genre de réunion a pu se tenir ailleurs dans le Péloponnèse, et un certain palais de la princesse franque comme le rapporte la version grecque de la *Chronique de Morée*.⁵³ A la date où écrit cet auteur, 1969, rien ne permet de trancher, dit-il, pour confirmer qu'il ait existé à Nikli un « palais » ou édifice « assez vaste pour recevoir une assemblée nombreuse ». Mais A. Bon a mis en parallèle, nous l'avons vu, l'église proche de Nikli citée par la version aragonaise avec l'église de la Dormition de la Vierge. Pourquoi ne pas voir dans cette église de la version aragonaise le lieu de réunion du parlement de 1261, pouvant donc y recevoir une assemblée nombreuse et un lieu de réunion pour les Francs jusqu'en 1296 ? Un tel bâtiment imposant pourrait concorder, qu'il corresponde précisément à l'église citée dans la version aragonaise ou non, avec les vestiges de taille exhumés lors de la dernière campagne de fouilles et que Georges Mendel présentait déjà en 1901 comme un « édifice considérable ».⁵⁴ Ces vestiges mêmes peuvent-ils être ceux d'un « palais », comme celui de la princesse franque, nonobstant le fait qu'il serait étonnant qu'une princesse franque ait son palais à l'extérieur de la cité de

⁵⁰ *Libro de los fechos*, § 481, p. 105.

⁵¹ *Ibid.* § 476, p. 104.

⁵² *Ibid.* § 478–481, pp. 105–6 ; c'est à la suite de l'embuscade réussie de l'église par les Grecs et de la fuite des Francs que Nikli est attaquée puis prise par les Grecs. Seule cette version aragonaise évoque cet épisode en ces termes : cf. Zakythinos 1932, t. I, 65–6, n. 5.

⁵³ Bon 1969, t. I, 523, qui fait référence au vers 4412 de la chronique grecque.

⁵⁴ Mendel 1901, 244–5 ; voir aussi note 43 ci-dessus.

Nikli ?⁵⁵ L'hypothèse est d'autant plus séduisante qu'un édifice religieux sur les lieux des fouilles est attesté par la découverte d'un imposant battant de fer qui appartenait à l'entrée du chancel d'un sanctuaire.⁵⁶ Naturellement, il se peut que la chronique citée ci-dessus fasse allusion à un autre édifice situé ailleurs et dont on n'aurait identifié aucun vestige.

Les traces de réemploi dans les basiliques paléochrétiennes de Tégée

La question se pose d'un réemploi possible pour l'ensemble mis au jour des éléments de marbre provenant du temple d'Athéna. La connaissance des éléments de conception architecturale des autres basiliques paléochrétiennes est à ce titre instructive. Il faut renoncer à voir dans les vestiges découverts à l'intérieur du temple classique dans le sanctuaire d'Athéna Aléa les soubassements d'une basilique,⁵⁷ mais d'autres édifices de ce type sont connus. La basilique au lieu-dit Provantinon semble ainsi avoir été élevée à l'emplacement d'un sanctuaire païen archaïque, et peut avoir eu recours au réemploi de matériaux de ce temple.⁵⁸ La basilique de l'agora peut avoir connu le même mode d'édification car on la situe à l'emplacement d'un sanctuaire d'Apollon probablement.⁵⁹ Rien de particulier ne semble ressortir de l'analyse de la basilique de Thyrsos, connue par ailleurs pour ses mosaïques⁶⁰ et son inscription.⁶¹ Ce dernier cas ne doit pas cacher la présence attestée par ailleurs de réemploi à Tégée pour les débuts de l'ère chrétienne. On sait du reste qu'un sarcophage de marbre antique a pu être réutilisé par les chrétiens, alors que certains des reliefs provenant des monuments chrétiens disparus, aujourd'hui au musée de Tégée, datent d'une époque antérieure de celle des basiliques paléochrétiennes.⁶² Enfin concernant le réemploi, il n'est pas inutile de

relever qu'une partie de la façade ouest de l'église de la Dormition de la Vierge, d'époque médio-byzantine, est constituée de réemploi de blocs de pierre qu'Orlandos date de l'époque paléochrétienne.⁶³

Littérature :

- Avramea 1997 = A. Avramea, *Le Péloponnèse byzantin du IV^e au VIII^e siècle*, Paris 1997.
- Bon 1951 = A. Bon, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*, Paris 1951.
- Bon 1969 = A. Bon, *La Morée franque. Recherches historiques, topographiques et archéologiques sur la principauté d'Achaïe*, 1205-1430, t. I, Paris 1969.
- Canard 1971 = M. Canard, "Ikrîthîsh," *Encyclopédie de l'Islam*, 2^{ème} éd. 1971, t. III, 1110-1.
- Feissel et Philippidis-Braat 1985 = D. Feissel et A. Philippidis-Braat, "Inventaires en vue d'un recueil des inscriptions historiques de Byzance, II : Inscriptions du Péloponnèse," *Travaux et mémoires du Centre de Recherche d'Histoire et Civilisation de Byzance* 9, 1985, 267-395.
- Kappos 1999-2000 = I. Kappos, "Το Νίκλι-Μούγλι, δύο σημαντικά μεσαιωνικά κέντρα της Πελοποννήσου," *Βυζαντινός Δόμος* 10-11, 1999-2000, 231-40.
- Konte 1985 = V. Konte, "Συμβολή στην ιστορική γεωγραφία της Ἀρχαδίας (395-1209)," *Symmeikta* 6, 1985, 91-124.
- Koukoulis 1951 = Ph. Koukoulis, *Βυζαντινών βίος και πολιτισμός*, Athènes 1951.
- Kyriakakis 1974 = J. Kyriakakis, "Byzantine burial customs," *The Greek Orthodox Theological Review* 19, 1974, 37-72.
- Libro de los fechos = Libro de los fechos et conquistas del principado de la Morea*, éd. A. Morel-Fatio, Genève 1885.
- Mendel 1901 = G. Mendel, "Fouilles de Tégée," *BCH* 25, 1901, 241-81.
- Miles 1964 = G.C. Miles, "Byzantium and the Arabs: relations in Crete and the Aegean area," *DOP* 18, 1964, 1-32.
- Miles 1965 = G.C. Miles, "The circulation of Islamic coinage of the 8th-12th centuries in Greece," *Congresso internazionale di numismatica*, Rome 1965, t. II, 485-98.
- Moraïtou 1932 = N.D. Moraïtou, *Ἱστορία τῆς Τεγέας ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς*, Athènes 1932.
- Orlandos 1973 = A.K. Orlandos, "Παλαιοχριστιανικά και Βυζαντινά μνημεῖα Τεγέας," *Αρχαῖον Βυζαντινῶν Μνημείων τῆς Ἑλλάδος* 12, 1973, 3-176.
- Pallas 1977 = D.I. Pallas, *Les monuments paléochrétiens de Grèce découverts de 1959 à 1973*, Cité du Vatican.
- Savvidis 2000 = A.G.C. Savvidis, "Peloponnesus Mediaevalis. A review essay à propos of a new collective manuel on the medieval Morea," *Byzantion* 70, 2000, 309-30.
- Sodini 1977 = J.P. Sodini, "Témoignages archéologiques sur la persistance à l'époque paléochrétienne et byzantine de rites funéraires païens," dans *La mort au Moyen Âge, Colloque de l'Association des Historiens Médiévistes Français*, Strasbourg 1977, 11-21.
- Zakythinis 1932 = A. Zakythinis, *Le despotat grec de Morée*, Paris 1932.

⁵⁵ En 1297, une fois Nikli et l'Arcadie reprises par les Grecs, il est attesté que la princesse Isabelle fit don à sa sœur Marguerite de certains de ses biens et châteaux dans cette région, dont des « appartenances de Nicles » : Bon 1969, 523-4.

⁵⁶ L'objet est aujourd'hui au Musée Byzantin d'Athènes, cfr. Orlandos 1973, 8, fig. 3.

⁵⁷ Pallas 1977, 180, no. 89.A. Sur la réinterprétation du soubassement en un stylobate archaïque, voir E. Østby, "The Archaic temple of Athena Alea at Tegea," *OpAth* 16, 1986, 75-102, et sa contribution dans *Tegea I*, section i, 35-50.

⁵⁸ Pallas 1977, 181, no. 89.B : une plaque appartenant au balcon de l'ambon (*ibid.* fig. 122, p. 182) provient peut-être de cet ancien temple, mais elle pose des problèmes de datation ; Orlandos 1973, 8-9 et fig. 76, p. 110 pour la plaque.

⁵⁹ Pallas 1977, 181, no. 89.C ; et voir Orlandos 1973, 9-11, et 21 pour ses mosaïques.

⁶⁰ Pallas 1977, 182-3 avec fig. 123 ; Orlandos 1973, 22-81 et ses illustrations, en particulier celles en couleur en fin de volume.

⁶¹ Cfr. D.I. Pallas, "Παλαιοχριστιανικές ορθομικτές επιγραφές," *Rivista di studi byzantini e neoellenici* 10-11, 1973-74, 41-2 et fig. 1.

⁶² Pallas 1977, 183-4, no. 89.E ; voir en particulier pour quelques-uns de ces marbres dont le lieu même du réemploi reste incertain pour plusieurs d'entre eux : Orlandos 1973, figs. 48-51, pp. 90-1, 97-101.

⁶³ Orlandos 1973, 156-7 avec fig. 109 ; voir aussi R. Vallois, "Le théâtre de Tégée," *BCH* 50, 1926, 144 et figs. 8-9.